





Michel Labbé

# LE BOOMERANG DU TEMPS

Couverture : Kouvertures.com

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-5928-1

© Michel Labbé, 2005

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Blog : [MICHEL-LABBE.IGGYBOOK.COM](http://MICHEL-LABBE.IGGYBOOK.COM)

Courriel : [legodendar@hotmail.com](mailto:legodendar@hotmail.com)

Je dédie ce livre  
à mon ancêtre  
Jean-Baptiste Squerré,  
à mes parents qui  
lorsque j'étais enfant  
ont su favoriser en moi  
le développement de  
mon pouvoir créatif,  
à mon épouse et à mes  
enfants, pour m'avoir  
toujours encouragé  
à écrire.



Première partie

# Le Portail du Temps





LE DOCTEUR EVANS F. DÜGER, astrophysicien et passionné des théories relativistes d'Albert Einstein, et dont le nom seul ne laissait aucun doute quant à ses origines allemandes, fit une découverte inespérée. Alors qu'il ne s'amusait qu'à s'élancer avec son « Boomerang » sur les rails d'une ligne de chemin de fer qui conduisait jadis à l'ancienne minoterie Parisch Mills Co., située à quelques miles de Rusty Valley, petite ville de la Californie près de la frontière du Nevada où il demeurerait, il trouva un de ces fameux passages appelé « trou de ver » (nom donné par Charles W. Misner et John A. Wheeler en 1957), rendant possible le voyage à travers le temps.

Düger, dont l'excentricité, la jovialité et l'exubérance contrastaient avec ses cheveux blancs et son dessus de tête déjà quelque peu dégarnie, était un inventeur âgé d'une cinquantaine d'années. Il avait fait l'acquisition d'une Ford Mustang Shelby GT 500 1969 à l'Exposition nationale de voitures anciennes de Détroit, qu'il avait ensuite modifiée pour des expériences de physique et son bon plaisir.

Hormis la singularité de son puissant moteur V8 (8 cylindres placées en V) développant 425 chevaux dont elle avait été dotée, celui-ci en avait ajouté 90 autres grâce à un dispositif de sa fabrication appelé Kit Nitro ou NOS (*Nitrous Oxide Systems*). L'injection de protoxyde d'azote (composé chimique de formule  $N_2O$ ) par le seul toucher d'un petit bouton rouge situé au centre du tableau de bord juste en face du levier de vitesse, propulsait le véhicule à

plus de 350 km/h. Combiné à une transmission allemande GETRAG de six rapports parfaitement synchronisés sur des rails en ligne droite de près de cinq kilomètres, et des patins qui s'y agrippaient afin de le retenir sur ceux-ci, le bolide pouvait parfois, le sixième rapport effectué, en ne roulant que sur ses jantes d'acier spécifiquement conçues, atteindre une vitesse de 382 km/h.

Mais le *trip* ne s'arrêtait pas là. Lorsqu'il atteignait la limite de 4,4 kilomètres indiqué par un large panneau de couleur orange fluorescent au point de sa plus haute vitesse, il mettait aussitôt le levier de transmission sur le neutre et éteignait le moteur d'un simple tour de clé. Puis un gros crochet fixé au centre du châssis sous la Ford agrippait au passage une épaisse bande carrée de 19 centimètres en caoutchouc haute technologie. Elle était en effet capable de résister à un tel impact ; elle avait été moulée autour de deux cylindres d'acier plein de 15,8 centimètres de diamètre sur 1,2 mètre de hauteur, intercalés entre eux de 38,1 centimètres. Ces cylindres étaient coulés dans une forme en ciment équivalent à l'espace de trois poutres dormantes de chemin de fer à une profondeur de 1,8 mètre. Les bouts sortant hors terre ne dépassaient pas la hauteur des rails.

Là, le « Boomerang », comme l'avait baptisé Düger, relayé par le gigantesque élastique qui s'étirait, était lancé dans le sens contraire.

Depuis quelques semaines, le savant relativiste s'adonnait à ses expériences souvent plus *trippantes* plutôt que de contribuer à des calculs de physique. Il arrivait à bord de son pick-up Ford *King Cab* (cabine allongée), tirant et transportant le flamboyant coupé sport bleu royal métallisé sur une remorque qu'il avait lui-même construite. Il sortait de la cabine revêtu d'une combinaison argentée, et enlevait

d'abord les étriers des roues bloquant et empêchant la « furie mécanique » de sortir de ses cales. Il la faisait descendre lentement à l'aide d'un treuil électrique et de deux passerelles antidérapantes qu'il déployait sur chacun des rails en appelant son chien, Galiléo, un *Bearded collie* (chien de berger d'origine écossaise ou anglaise) qu'il laissait sortir du véhicule utilitaire avant lui afin qu'il puisse gambader un peu alentour :

— Galiléo ! Galiléo ! Viens mon chien, c'est l'heure !

Le griffon à longs poils blancs tachetés de gris arrivait près de son maître en branlant la queue et il poursuivait, la rutilante sportive nord-américaine sur la piste ferroviaire, terminant l'ajustement et la fixation du dernier patin autour du rail côté avant conducteur :

— Nous allons effectuer un autre voyage dans le temps. Qu'en dis-tu mon vieux ?

Galiléo lâcha quelques aboiements et hocha la tête en signe de compréhension. Ouvrant la grande portière côté conducteur et basculant vers l'avant le dossier du coupé, il le fit monter sur la banquette arrière, ajusta sa ceinture de sécurité et son casque de protection formé pour sa tête. Puis, après l'avoir bien installé, il prit place sur son siège en appliquant les mêmes règles de sécurité. Düger, que les recherches sur les possibilités de voyager dans le temps s'étaient avérées jusqu'ici infructueuses, parlait encore à son chien et lui disait, désabusé :

— Des trous de ver... Hum ouais, s'il y en a, où sont-ils ? Comment les percevoir et les localiser ?

Le chien, manifestement de son avis, grognait en baissant la tête. Le savant, qui avait lu et revu les différentes théories en rapport avec le « voyage dans le Temps », disait cela parce qu'il était arrivé à la terrible conclusion qu'il ne

suffisait pas d'avoir une machine à explorer le Temps comme H. G. Wells et d'autres l'avaient trop longtemps laissé entendre. Mais que tout ceci, à savoir la machine, l'appareil programmant les dates de départ et d'arrivée ainsi que la vitesse, n'étaient en fait que très relatifs à un seul élément des plus essentiels du continuum spatio-temporel : un Portail du Temps. Ce trou de ver, invisible à l'œil nu, ne s'ouvre que pendant un court moment à des intervalles réguliers précis selon lui et peut seul permettre un tel exploit. Voilà pourquoi il parlait ainsi.

Mais qu'est-ce que cet idiome de physicien pour le commun des mortels ?

Un trou de ver (*wormhole*) est, en physique, un objet hypothétique qui relierait deux feuillets distincts ou deux régions distinctes de l'espace-temps et se manifesterait, d'un côté, comme un trou noir (Passé) et, de l'autre côté, comme un trou blanc ou fontaine blanche (Futur). Il formerait un raccourci à travers l'espace-temps. Pour le représenter plus simplement, on peut se représenter l'espace-temps non en quatre dimensions mais en deux dimensions, à la manière d'un tapis ou d'une feuille de papier. La surface de cette feuille serait pliée sur elle-même dans un espace à trois dimensions.

L'utilisation du raccourci « trou de ver » ou « Pont d'Einstein-Rosen » – nommé ainsi à l'origine des deux scientifiques qui en suggérèrent l'existence en 1935 : Albert Einstein et Nathan Rosen – permettrait un voyage du point A (Passé) directement au point B (Futur) en un temps considérablement réduit par rapport au temps qu'il faudrait pour parcourir la distance séparant ces deux points de manière linéaire, à la surface de la feuille. Visuellement, il faut s'imaginer voyager non pas à la surface de la feuille de

papier, mais à travers le trou de ver ; la feuille étant repliée sur elle-même permet au point A de toucher directement le point B. La rencontre des deux points serait le trou de ver.

Il ne faut pas confondre trous de ver et trous noirs : les trous de ver sont des concepts purement théoriques : l'existence et la formation physique de tels objets dans l'Univers n'ont pas été vérifiées, alors que les trous noirs sont des objets qui existent réellement et dont le champ gravitationnel est si intense qu'il empêche toute forme de matière de s'en échapper.

C'était l'explication vulgarisée par le savant à son meilleur ami, Handy McGowan, et ceux pour qui la physique quantique était aussi incompréhensible que le chinois ou plus éloigné de leur intelligence qu'un atome de poussière aux confins de l'univers.

Depuis, ne s'amusant qu'à simuler « l'abstraction » et parlant toujours à son fidèle compagnon juste avant de programmer la date/heure de départ et la date/heure fictive d'arrivée à une époque qu'il choisissait, enchaînait, plein d'entrain :

— Nous sommes le lundi 26 octobre 1987. Où allons-nous cette fois Galiléo ? Assister à l'exploit de la traversée de l'Atlantique de Charles Lindbergh en 1927 ? Ou encore à l'inauguration de la Ford Motor Company par Henry Ford en 1903 ? Ou un peu plus en arrière même... Faire la connaissance du père de l'ampoule électrique et inventeur du phonographe, sir Thomas Edison, disons vers... 1883 peut-être ?

Là, s'arrêtant presque chaque fois sur cette dernière date, enviant plus particulièrement cette période effervescente du génie inventeur de l'homme en cette fin du XIX<sup>e</sup> siècle, il ruminait :

— Dieu que j’aurais aimé vivre à cette époque et être aux côtés de ces hommes qui, sous le feu du génie, découvraient et parvenaient à faire fonctionner pour la toute première fois leurs inventions, cher Galiléo... Tu ne peux pas savoir comment ! On pourrait également, entre autres, aller saluer ce cher Abraham Lincoln le jour de son élection en 1860 ? Ou à part ça, et là je suis sûr que tu vas être d’accord avec moi, empêcher cette injuste et stupide condamnation par l’Inquisition du plus éminent savant après Léonard de Vinci, Galilée, en 1633 ?

Le chien acquiesçant aussitôt par quelques jappements, il confirma :

— Bon, eh bien dans ce cas... on y va !

Néanmoins, le docteur qu’il était ne pouvait se soustraire à l’avis général de la communauté scientifique sur un point, et complétait par cette mise en garde :

— Seulement nous devons faire le reste du chemin à pied et sur une embarcation de fortune pour nous rendre en Italie, affrontant et ne reculant devant aucun danger. Sans compter que les rails ne s’y trouvant plus, nous aurions fait soit une embardée en fauchant tout sur notre passage, soit un vol plané en nous écrasant sur le sol. À l’exception bien sûr de la théorie avancée par ce cher Zinnerman, un collègue scientifique qui soutenait, en plus de l’existence des « trous de ver », que de véritables tunnels faisaient également partie de cet univers, comme nos routes et autoroutes. Ils nous permettraient de nous rendre non seulement à une date ou à une époque précise passée ou future, mais aussi à peu près n’importe où sur la planète. S’ils n’existaient pas encore à l’endroit où nous allions, ils se formeraient automatiquement par extension afin de pouvoir revenir. La plupart d’entre nous trouvaient son hypothèse trop fabuleuse et s’en

moquaient un peu. Comme aime le dire les physiciens, le trou de ver appartient à « l'écume quantique » des lois probabilistes. Mais si la chose se révélait être vraie, Galiléo, tu imagines les possibilités...

Finalement, il lâcha un soupir et termina son bref exposé :

— Bof, à quoi bon... Vaut mieux ne pas trop y penser.

Après, tout en le disant à voix haute, il pianotait l'expérience fictive, la date et l'heure de départ et la date et l'heure d'arrivée sur un appareil à circuit électronique branché à même la radio au centre du tableau de bord à sa droite. C'était une sorte de simulateur appelé « Transfuseur temporel » de sa propre invention. Lorsque la programmation numérique s'affichait et que les trois jauges transparentes à cristaux liquides bleue, jaune et verte situées sur le dessus de chacune des dates PRÉSENT, PASSÉ ou FUTUR choisies et y correspondant commençaient leur remplissage simultanément, il tournait la clé et effectuait le démarrage du fougueux V8.

Le défi bien que calculé n'était pas banal, puisqu'il devait réellement franchir ce qu'il avait désigné comme étant le point d'impact vitesse/temps ou VT, c'est-à-dire les trois jauges remplies lorsqu'il atteignait la limite de 4,4 kilomètres. S'ajoutait à cela une musique pré-sintonisée avec la date sélectionnée jouant tout au long du parcours et pouvant être tout aussi bien du rock and roll que du classique. Cette fois, en corrélation avec 1633, c'était la *Radetzky March* de Johann Strauss.

Enclenchant le premier rapport, il relâcha la pédale d'embrayage, appuya sur l'accélérateur et partit à vive allure en faisant successivement les cinq autres pour ensuite, à plus de 250 km/h, provoquer d'un simple toucher du doigt une formidable impulsion avec le composé chimique, propulsant

le bolide à une vitesse fulgurante de près de 380 km/h et franchissant le cap de 4,4 kilomètres, mit aussitôt le levier de vitesse sur le neutre, éteignit le moteur puis, le crochet sous le véhicule enfourchant au passage l'épaisse bande de caoutchouc, il s'écria :

— Boomerang ! riant à gorge déployée, même si le véhicule était immobilisé et la partie de plaisir terminée.

Son chien le regardait et voulait presque lui dire s'il avait pu parler : « Non mais... ce qu'il peut être dingue parfois celui-là ! » Ensuite, ses rires s'estompant, il dit au cabot, tout en descendant du mustang d'acier qui haletait encore à travers le grillage de sa calandre les vapeurs de son bouillonnant bloc moteur en fonte :

— Dépêchons-nous maintenant Galiléo, il sera bientôt huit heures et il fera noir comme chez le diable dans ce trou perdu. Et si tu es comme moi... un copieux repas et un bon bain chaud est tout ce qu'il y a de mieux après pareille envolée pour refaire le plein d'énergie.

Aussitôt il démontait les patins en commençant par diminuer la tension que ceux-ci devaient exercer d'une façon égale sur toute la suspension du coupé sport afin d'empêcher, surtout lors du décollage, les jantes d'acier de tourner inutilement sur les rails, évitant ainsi la surchauffe, le gauchissement de celles-ci, et une perte importante d'accélération. Ensuite, il vaporisait un produit décapant sur l'intérieur des roues afin d'enlever les résidus d'un bitume gommeux qu'il appliquait aussi sur trois longueurs de rails des deux côtés. Cependant, pour la première fois depuis qu'il y venait, un fait inusité se produisit. Galiléo, qui était resté entre les deux rails à environ 60 mètres derrière la remorque emmenant la Shelby, aboyait sans arrêt et ne semblait plus vouloir quitter les lieux. La main sur la poi-



gnée de la portière du robuste *King Cab*, ne comprenant pas la signification de ces sempiternels jappements, le savant marmotta :

— Ça doit être une de ces moufettes ou je ne sais quoi encore.

Réitérant son appel à venir le rejoindre et à monter il lança, agacé :

— Assez maintenant Galiléo, viens ! On n'a plus rien à faire dans ce patelin. Cette bête à ligne blanche n'en vaut pas la peine et tu le sais. C'est elle qui risque d'avoir le dernier mot en t'arrosant de son « pet-chouli » (patchouli). Cela m'obligera à te donner un bain au jus de tomates que tu n'apprécies guère chaque fois.

Le chien n'entendant rien, il revint à la charge et crut en finir par cet ultime *bluff* :

— Très bien. Comme tu voudras. Je te laisse ici. Seulement tous les coyotes affamés de la région ne tarderont pas à t'encercler et voudront t'avoir comme repas du soir. Et ça mon gars... ce ne sera pas le repos sous la pleine lune, crois-moi.

Montant ensuite dans la camionnette, le coude appuyé sur le bord de la vitre baissée il maugréa, trouvant son comportement plutôt bizarre :

— Non mais... qu'est-ce qu'il a celui-là ce soir ? Ce n'est pas normal...

N'en pouvant plus de l'entendre il ouvrit le coffre à gants et empoigna la torche électrique ainsi qu'une paire de lunettes à infrarouge.

— Argh ! C'est trop, il faut que j'aille voir !

Descendant du véhicule et venant vers le briard buté en tenant sa lampe et l'appareil de télédétection nocturne, le maître pesta :

— Qu'est-ce qu'il y a l'Écossais, tu es malade ? Qu'as-tu découvert Dieu du ciel ? Le cadavre de Jismond Ladurantaye que la police cherche depuis deux ans ? Sinon, crois-moi que là je vais me fâcher.

Soudain, Galiléo cessa d'aboyer et se mit à avancer. Il se résigna à le suivre.

— Bon, OK, pour autant que la découverte en vaille la peine ou puisse faire progresser la science... je n'ai pas de problème avec ça. J'accepte.

Toutefois, les poutres de chaque 1,1 km du parcours avant le point d'impact de 4,4 km ayant été identifiées par une marque de peinture fluo, le savant qui venait d'enjambrer la première après une bonne marche continue, se retourna pour voir s'il distinguait toujours les feux de position de la remorque, l'obscurité recouvrant lentement l'endroit. Les apercevant encore, quoique très faiblement, il marmonna à son chien qui cheminait, comme un cheval bridé d'œillères, muet, impénétrable et ne semblant être affriolé que par un mystérieux objet fixe :

— Écoute Galiléo... j'espère que tu te rends compte que nous devons refaire tout ce trajet après. Je n'ai pas envie d'y passer la nuit ! Alors dis-moi s'il est encore loin ton ovni, parce que pour moi, ça s'arrête ici.

S'assoyant ensuite sur un rail et tirant un flasque d'eau de la poche intérieure de sa combinaison pour en prendre une bonne gorgée, les aboiements du sixième sens se firent alors entendre. Se levant en catastrophe, il s'exclama :

— Enfin la réponse !

Refermant et remettant la bouteille dans sa poche, il ramassa tout son matériel de vision nocturne et cria, tout en y accourant :

— J'arrive Scotland Yard, ne bouge plus !

Arrivé près du chien, ce dernier *silant*, grognant et aboyant, il râla, essoufflé par le sprint de 90 mètres qu'il venait de se taper :

— Tu as enfin trouvé ? C'est quoi finalement ?

Éclairant d'abord droit devant à partir du sol entre les deux rails vers l'horizon pour ensuite repasser lentement de chaque côté il lui dit, à la fois déçu et confus :

— Je ne comprends pas Galiléo... je ne vois absolument rien...

Le chien berger jappa et fit quelques pas en branlant la queue, comme pour lui signifier de bien regarder.

— OK, si tu branles la queue c'est une bonne nouvelle. Pas un cadavre, Dieu merci, compris le savant soulagé.

Mettant sa paire de lunettes à infrarouge et apercevant l'énorme trou parfaitement circulaire à un peu moins de 12 mètres en face de lui entre les deux rails et touchant le sol, il s'écria, n'en croyant pas ses yeux :

— Par tous les capitaines Nemo ! J'espère que c'est bien ce que je pense que tu penses cher Galiléo, ajouta-t-il, médusé par la découverte.

Encore sceptique et voulant éviter tout désenchantement, il glissa sa main dans la poche droite de son habit argenté et sortit sa balle de baseball porte-bonheur. Elle portait non seulement l'inscription de la date, 5 août 1947, mais en plus un nom, Nemo, ainsi que l'heure exacte affichée sur le tableau à gros chiffres, 8 : 37 : 15 (20 h 37 m 15 s). Il l'emmenait presque toujours avec lui et l'avait attrapée au

vol dans les gradins du stade de San Francisco, lors d'un match opposant les Giants de San Francisco aux Rockies du Colorado quarante ans auparavant, alors qu'il n'était encore qu'un gosse. Tenant la balle dans sa main droite et se remémorant ce qu'il avait dit à ce moment-là, il dégoisa lentement, son fidèle interlocuteur canin, toutes oreilles, l'écoutant :

— Je me souviens... j'avais justement dit : « J'espère qu'elle me mènera aussi loin... » La guerre était finie. Mes parents m'avaient emmené au stade pour mes onze ans. Ils m'avaient offert en cadeau avec ça un roman de Jules Verne que je désirais depuis longtemps : *Vingt Mille Lieues sous les mers*, avec son incroyable capitaine Nemo qui me fascinait tant et dont j'avais gravé le nom sur la balle. Enfin, tout cela est du passé à présent. Reste à savoir maintenant si le futur est aussi prometteur, lança-t-il plus déterminé que jamais à percer le mystère du voyage dans le temps.

Remettant les lunettes à infrarouge il dicta au chien :

— Je vais lancer la balle de toutes mes forces à travers ce trou Galiléo, mais je ne veux pas que tu ailles la chercher, tu ne bouges pas d'ici, compris ? C'est très important. C'est une expérience scientifique.

Le chien aboya comme pour signifier qu'il avait bien saisi. Le savant lança ensuite la balle, qui disparut aussitôt en franchissant l'intérieur du grand cercle rouge.

Ayant suivi le trajet du projectile avec son appareil de détection nocturne et réalisant qu'il avait devant lui un de ces trous de ver, le Portail du Temps si recherché par toute son académie de théoriciens défendant son existence il s'écria, pouffant de rire, sautant de joie, son chien le regardant sans émettre le moindre son :

— WHA HA ! HA ! Te rends-tu compte de la chose, Galiléo. C'est le panthéon de la gloire pour toi mon vieux ! C'est la plus grande découverte de tous les temps ! jodla-t-il à l'« apothéosé » canin, qui lâcha alors quelques hurlements joyeux.

S'arrêtant quelques instants, il reprit :

— À présent on n'a plus une minute à perdre, Galiléo. Dieu sait combien de temps encore ce Portail restera ouvert. Je sais, il est tard et on devrait normalement roupiller tous les deux dans notre plumard à l'heure qu'il est. Mais le ciel n'est pas pour les lâcheurs. Donc, *Mieux vaut tard que jamais*, ou comme dirait Elvis : « *It's now or never* ». Qu'en penses-tu, hein ? demanda Düger tout en le secouant par la crinière du cou.

Le chien agréa aussitôt par quelques jappements.

— Alors, dit-il, allons-y ! Tout droit au Boomerang !

Il se rendit jusqu'au véhicule plus motivé qu'il ne l'avait été jusque-là, le chien suivant son maître. Après, refaisant toute l'opération de mise sur rails du coupé sport en un temps record, le savant, bien assis et les deux mains sur le volant, expliqua à son fidèle compagnon de voyage :

— Il s'agit de la première du genre et nous ne savons pas encore si ce Portail du Temps sera toujours là ou quels sont ses intervalles d'ouverture, ni si nous risquons de rester définitivement bloqués à l'époque où nous nous retrouverons. S'il ne se passe rien de ce que je viens de mentionner, raison de plus de faire une bonne action pour mon salut éternel et vérifier du même coup s'il est vrai que l'on peut modifier le futur en intervenant dans le passé.

Ce dernier mot dit, et juste un peu avant de programmer les dates et heures de départ et d'arrivée sur les touches du cadran à affichage numérique de son Transfuseur temporel,

il poursuivit de plus belle en révélant finalement la date choisie, enclenchant aussitôt après le remplissage des jauges et le démarrage du vrombissant moteur de la Shelby :

— J'ai donc choisi d'intervenir le 30 juin 1962, l'année où l'astronaute John Glenn effectua le premier vol orbital américain à bord d'une capsule *Mercury* (fusée) marquant le début de grands exploits spatiaux. Mais malheureusement, c'est aussi l'année où Roland McGowan, le père d'Handy, fut injustement accusé à tort de l'incendie du lycée lors du bal de graduation au détriment de celui qui, selon Handy mais faute de preuves, avait habilement monté le coup par jalousie, Stiff Tyken...

Resté pensif quelques instants, le savant relativiste parlait seul avec son chien et disait cela parce que Stiff était le genre de gars « gros bras mais rien dans la tête » qui, dès votre première année du secondaire, vous donne du fil à retordre jusqu'à la fin. Dans le cas de Roland McGowan, ce rival qu'il prenait plaisir à traiter comme un vulgaire *top* de cigarette et surnommait hargneusement devant tous « le mégot » ; la chose avait été très loin et avait eu une funeste conséquence sur tout son avenir. En effet, McGowan, malgré sa nature repliée sur lui-même et sa timidité, était d'une imagination débordante et avait un talent fou pour l'écriture et la bande dessinée.

Dévoilant petit à petit son habileté à quelques-uns de son école qui n'en revenaient pas et l'encourageaient à continuer, entre autres sa petite amie Alice Boyle, une jolie brune qui s'était éprise de lui et qu'il fréquentait en cette fin d'année scolaire 1962, il avait alors entrepris d'écrire un roman de science-fiction : *Starkman – L'homme qui venait des étoiles*.

Aussi, le romancier en herbe, fort de la confiance qu'on lui témoignait, était devenu la coqueluche de tout le lycée y compris de tous ses professeurs. Sauf le directeur, Ralph Dicklane qui, malgré le consensus général, trouvait le genre de McGowan stupide et reflétant l'inculture de la génération montante. Pour cela, il brillait de tous ses feux ce 30 juin 1962 au bal de graduation. Tyken, envieux de son succès, avait comploté un sale coup avec trois membres de son gang. Il avait mis le feu à la bibliothèque de l'école et avait été déposer le bidon d'essence dans le coffre de la Chevrolet Impala 1960 décapotable blanche de Roland McGowan – appartenant à son père – grâce à un double de clé qu'il avait réussi à obtenir, faisant exprès pour mettre les enquêteurs de la police sur la piste en n'en répandant un peu à l'arrière sur le sol et sur le pare-chocs du véhicule. Nul besoin de vous dire que la police ne mit pas beaucoup de temps pour conclure qui avait fait le coup, et ce, malgré Alice, qui clama son innocence en leur faisant valoir qu'il ne l'avait pas quittée de la soirée.

Arrêté le soir même, McGowan avait été jugé coupable dans les deux semaines qui suivirent et avait écopé d'une sentence de deux ans de prison.

Sa crédibilité entachée par un dossier criminel et son bel avenir ayant basculé ce jour-là, plus aucun éditeur ne voulut prêter oreille à son projet littéraire. Confiné à trouver un autre travail et rencontrant beaucoup de méfiance de la part des employeurs de la région qui refusèrent de l'embaucher, il n'eut d'autre choix que d'accepter « comble de tout le malheur » de travailler pour son grand rival de classe, qui avait réussi à se hisser à la tête d'une importante concession automobile de Rusty Valley. Depuis, McGowan avait fini par s'y faire et bossait toujours pour Stiff, malgré toutes les

heures supplémentaires et les tâches viles qu'il lui imposait parfois en le menaçant de le congédier quand il refusait de s'y plier. En fait, la seule consolation qu'il lui était resté, c'était Alice, qui l'avait épousé malgré tout et avait accepté de porter avec lui le fardeau de cette marginalisation « à perpétuité ». Trois enfants issus de cette union le partageaient également : Paul, 22 ans, Lena, 19 ans, et Handy, 17 ans.

Seulement, le savant connaissait toute l'histoire, ayant vécu à la même époque dans la même ville et Handy lui ayant raconté tout ce qu'il savait à ce sujet ainsi que la version que sa famille maintenait toujours. Il croyait en la non-culpabilité de Roland McGowan et éprouvait une forte suspicion envers Stiff Tyken. Il reprit, parlant toujours seul avec son chien, décidé à intervenir dans le temps et à rendre justice :

— Les pompiers de la caserne ont été alertés à 22 h 24 par un passant qui avait aperçu les flammes, ce qui laisse supposer que l'incendie a vraisemblablement été allumé autour de 21 h 45 tout au plus, vu l'utilisation d'essence. Je programme donc notre départ pour le lundi 26 octobre 1987 à exactement 22 heures 45 minutes et zéro seconde ! Donc, dit-il tout en regardant sa montre, dans un peu moins de trois minutes ! Et notre arrivée pour le vendredi 29 juin 1962 à exactement 19 heures 45 minutes et zéro seconde !

Le chien aboyant juste après cette dernière programmation, il riota :

— Oui je sais... j'aime les chiffres ronds. Très bien Galiléo.

Enchaînant aussitôt, il compléta par ce dernier avis :

— Cela devrait nous permettre de bénéficier d'une bonne nuit de sommeil tout en ayant suffisamment de temps pour



nous rendre sur les lieux et prévenir la police par téléphone. Pour ce qui est de la façon de freiner et d'immobiliser le véhicule spatio-temporel, ainsi que la possibilité de collision avec un train, c'est hypothétiquement impossible. *Primo*, je possède un parachute de secours que je déploierai dès notre arrivée ; *secundo*, le vieux Joseph Barbello, un ex-cheminot à la retraite connaissant bien cette ligne ferroviaire, m'a assuré qu'autrefois, aucun train n'arrivait ni ne partait après 19 heures jusqu'à l'aube. Alors qu'est-ce qu'on a à perdre, hein !

L'heure de départ tombant pile et le remplissage des jauges du Transfuseur temporel s'amorçant il ajouta, démarrant le puissant moteur huit cylindres :

— À présent on va bien voir... à fond les gaz ! cria-t-il avec force.

La Ford Mustang Shelby GT 500 fonça alors à vive allure avec tout ce qu'elle avait dans le ventre, entra à 388 km/h dans le gigantesque trou circulaire au milieu d'une longue traînée de feu et d'étincelles sur les rails et sous la vibrante musique *Roll Over Beethoven* de Chuck Berry. Düger jubilait et s'écria, au summum de l'excitation, juste avant que le bolide ne disparaisse dans une friction d'éclairs :

— Boomerang !

Réapparaissant ensuite de la même façon en décélération, le parachute s'ouvrant, le conducteur encore exultant de joie et faisant une série de manœuvres de freinage, le véhicule s'immobilisa. Éteignant le moteur, regardant tout autour dans la pénombre de ce soir du 29 juin 1962 afin de vérifier qu'il était bel et bien 19 h 45, juste assez tard pour s'assurer d'une certaine discrétion même si la région était plutôt rurale. À première vue déjà, le changement d'époque était évident à partir des arbres parsemant la voie ferrée. Il dit à

son chien, lunettes remontées, ayant peine à le croire et remarquant la petite taille des arbres :

— Tu as vu la dimension des arbres Galiléo ?

Puis, ne pouvant plus contenir sa joie, il s'écria :

— Ça veut dire qu'on a réussi ! On est vraiment dans le passé !

Le chien aboya en signe d'approbation. Düger se libérant aussitôt de sa ceinture de sécurité, sortit du coupé sport et se mit à courir, sauter en clamant haut et fort à son copain à quatre pattes, resté attaché sur la banquette arrière et le regardant à travers le pare-brise :

— On a réussi ! YYYÉÉ ! HOURRA ! On a réussi monsieur Einstein... les trous de ver existent !

Revenant du côté conducteur, ouvrant sa portière et s'asseyant de nouveau, visiblement épuisé mais content, il reprit en zieutant l'heure de sa montre :

— C'est bien ce que je pensais... ma montre affiche maintenant l'heure de l'époque où nous sommes et s'est automatiquement ajustée à partir de celle de notre arrivée fixée dans le temps. Ça fait curieux peut-être de voir ça... mais c'est normal. Plus que normal même, c'est une preuve de plus que nous y sommes assurément.

Là, s'arrêtant et reluquant son fidèle compagnon par le rétroviseur il traça le programme de leur intervention dans le temps :

— Notre corps sait très bien qu'il n'est pas 20 h 2 comme cette montre l'indique mais plutôt 23 h 2. Un décalage horaire de trois heures qui ne s'est pas envolé comme par magie et qui commence à peser lourd sur nos épaules. Nous allons donc dormir dans la voiture. Il nous faudra être debout très tôt, un peu avant l'aube, disons à... 4 h 30, dit-il,

tout en réglant l'alarme de sa montre. Dès notre lever, je me mettrai aussitôt à la tâche en rangeant en tout premier lieu le parachute de secours dans son compartiment. Ensuite, le levier de changement de vitesse placé sur le neutre, je roulerai la Ford sans faire de bruit jusqu'au croisement du chemin menant à la carrière Glenn, à environ 800 mètres. Rendu au passage à niveau, je procéderai au remplacement des jantes spéciales pour les rails, par celles pourvues de pneus de petit format que je garde toujours dans le coffre arrière au cas où je serais mal pris. Nous ne pouvons pas nous permettre de la rouler tout simplement jusqu'à l'ancienne minoterie des frères Parisch pour la cacher à l'intérieur par un changement d'aiguillage des rails. La minoterie n'a cessé ses opérations qu'en 1982. Elle était au plus fort de ses activités à la date où nous sommes et employait une dizaine de journaliers. C'est trop risqué. Nous la camouflerons à l'entrée d'un sentier boisé de préférence. Autrement, comment prendraient-ils la chose quand on leur dirait que nous venons du futur. Je serais rapidement interné dans un hôpital psychiatrique. Tandis que toi, Galiléo, tu te retrouverais à la fourrière avec des chiens errants ou avec des maîtres pas très commodes. Déjà que le fermier Spitzel habitant les alentours a failli s'y retrouver quand il s'est mis à raconter qu'une soucoupe volante ayant des extraterrestres à son bord s'est posée dans son champ de maïs à cause d'une forme ronde d'un peu plus de 15 mètres de diamètre qu'il avait découvert ce même matin du 30 juin 1962.

Son chien grognant et *silant*, il poursuivit :

— Oui, à qui le dis-tu... quelle journée ! Impossible de l'oublier. Rusty Valley avait été envahie par la presse, les grandes chaînes de télévision, des agents fédéraux ainsi que par toutes sortes d'envoyés spéciaux et experts militaires.

Avec l'incendie du lycée le soir en plus... un vrai capharnaüm. Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas venus pour élucider « l'histoire Spitzel », que beaucoup trop de gens croient encore, du fait qu'aucune explication sérieuse n'a été fournie jusqu'à présent par les enquêteurs.

Inclinant le dossier de son siège d'un seul coup vers l'arrière en position couchée et s'étirant pour déboucler la ceinture et enlever le casque de son chien il ajouta :

— Alors dormons ! Nous avons suffisamment de pain sur la planche avec l'affaire de l'incendie du lycée.

Le cabot rétorqua par quelques aboiements en se léchant les babines. Son maître devinant ce qu'il tenait sans doute à lui faire savoir, il le regarda sourire en coin et le rassura :

— Oui Galiléo, nous mangerons demain matin c'est promis. J'ai une glacière derrière contenant quelques victuailles, du thé glacé et des boîtes de conserve docteur Ballard (Dr Ballard) pour toi. Seulement il vaut mieux les ménager. On n'a pas le choix. Il nous faudra dormir l'estomac vide mon vieux. Cela fait partie des impondérables auxquels tout explorateur digne de ce nom doit se soumettre.

S'enveloppant d'une couverture de lainage laissée sur le siège avant côté passager, il mit fin à cette longue journée.

— Bonne nuit Galiléo.

Son fidèle compagnon *silant* et bâillant à son tour, ils s'endormirent.

LE LENDEMAIN MATIN, tout alla comme sur des roulettes. Ainsi, après avoir camouflé l'éblouissante Shelby en bordure d'un sentier débouchant sur le chemin de la carrière Glenn – un raccourci menant au même endroit – et pris leur petit déjeuner bien mérité, il confia la garde du précieux véhicule spatio-temporel au chien.

— Maintenant que nous avons bien mangé Galiléo, je suis bien capable de m'occuper de l'affaire, seul. Tu resteras pour garder le Boomerang. Tu ne te montreras que lorsque je reviendrai ce soir très tard après avoir entendu ce sifflet que tu connais. Ce sera notre mot de passe, compris ?

Le chien aboya en signe de compréhension. Il ajouta avant de le quitter, tout en enfilant des vêtements plus sobres :

— Parfait. Tout ira bien tu verras. Maintenant j'y vais. À ce soir.

Après un quart d'heure de marche rapide, le long du chemin de la carrière Glenn, il faisait de l'auto-stop lorsqu'il aperçut au loin, à environ 15 arpents (1 km) juste dans la courbe, le gyrophare jaune d'un camion semi-remorque de largeur excessive doté d'une grue. Il était immobilisé sur l'accotement en bordure du champ de maïs de Spitzel.

— Mais qu'est-ce que ce camion fait là ? On dirait qu'il a perdu quelque chose d'assez énorme qu'il transportait... de forme ronde, qu'il tente maintenant de récupérer à l'aide de sa grue. Dans le champ de... Spitzel ! s'écria-t-il, s'arrêtant, complètement ahuri.

En effet, le savant allait avoir le privilège de comprendre cette fameuse histoire de soucoupe volante rapportée par le fermier. Le poids lourd routier transportait un imposant silo à grain en acier galvanisé. Dans la courbe ayant un angle de presque 90°, un des câbles le retenant avait cédé sous la pression du virage, à cause de la trop grande vitesse qu'avait pris le véhicule. Il avait sorti de ses cales d'un seul coup et s'était ensuite mis à rouler sur lui-même, écrasant les épis de maïs sous son poids, et créant un immense cercle dans le champ de Spitzel. Comme le gros objet circulaire s'était finalement arrêté du côté de l'enclos en bordure de la route, les hommes du camion n'avaient eu qu'à le cueillir à l'aide du câble de la grue en le soulevant de terre pour le déposer et le fixer à nouveau sur la large remorque. Le travail de récupération terminé, ils avaient aussitôt repris la route sans que le vieux fermier ait été avisé de quoi que ce soit de leur part. Pourquoi ? Sans doute à cause de toutes les complications qu'ils auraient eues : dommages causés à la récolte et à la propriété, délai de livraison non respecté et perte systématique de leur emploi. Voilà la véritable explication à la conclusion exaltée de « soucoupe volante » tirée par Spitzel en visitant son champ de maïs par la suite et qui donna naissance à son histoire pour le moins fabuleuse, propre à la région de Rusty Valley.

Aussi, se rapprochant de plus en plus du camion qui s'en allait, Düger, qui le regardait partir, aperçut la grande surface ronde laissée par le silo et comprit tout le fond de la légende urbaine.

— *Grober Gott* ! (Grand Dieu) L'histoire Spitzel... voilà la clé du mystère !

Vers onze heures, il descendit finalement d'une automobile qui avait accepté de le mener jusqu'aux portes de la

ville sur la grande route. Un large panneau de contreplaqué fixé sur des pieux plantés dans le sol annonçait le lotissement Rosen Estate, qui deviendra peu à peu la nouvelle extension de Rusty Valley, venant de la même étymologie : Rosendale.

L'examinant quelques instants, il prit ensuite la rue Principale et tira de la première poubelle publique qu'il croisa un journal de la région où il habitait, le *Rusty Valley Messenger*, publié le mercredi de chaque semaine. Il murmura, fixant la date de l'hebdomadaire :

— Le journal du mercredi 27 juin 1962... voilà la preuve d'un bon souvenir à conserver.

Il continua de descendre la rue grouillante de piétons et de circulation automobile en cette fin de matinée à travers tous ces commerces, boutiques et restaurants qu'il connaissait bien. Il les redécouvrait une seconde fois comme un enfant, s'arrêtant parfois pour y faire un peu de lèche-vitrines, se rappelant dans les moindres détails chaque objet. Il s'immobilisa devant le Billy's Café à l'angle de l'avenue Franklin, en diagonale de l'autre côté du Parc de la Place du Palais de Justice (*Courthouse Square Park*). L'odeur du pain grillé, du bacon et des œufs se répandant à l'extérieur, il ne put résister et entra en catimini sous la musique de *Blueberry Hill* de Fats Domino, lunettes fumées noires sur les yeux, voulant se distinguer de son homologue (son autre lui-même) y vivant malgré les vingt-cinq ans d'âge en moins de ce dernier.

Le restaurant, alors tout jeune, brillait de tout son éclat avec son remarquable juke-box « fusicolor » près de l'entrée au centre, ses tables et ses larges banquettes longeant les murs vitrés donnant sur les deux angles de rues. Un convivial comptoir lunch en formica vert pâle enserré de bordures

d'acier chromé et des tabourets ronds pivotants, rembourrés, recouverts de vinyle rouge foncé jouxtaient la cuisine tapageuse de serviabilité. Le plongeur jasait des derniers résultats sportifs et riait, la vaisselle s'entrechoquait et les couvercles des chaudrons, sous la pression de la vapeur, grommelaient. De jolies serveuses, aux yeux pétillants et à la coiffure brillantinée, vous décapsulait leur sourire qui vous dégazait de vos pépins quotidiens. Au service à l'auto, sous la musique rock and roll des radios qui jouaient, c'était le déhanchement du « cabaret » des *pretty women* (jolies femmes).

L'établissement étant reconnu pour sa bonne bouffe à un prix très abordable, et notre voyageur du temps disposant de quelques pièces de monnaie antérieures à 1962, put alors manger à sa faim et bénéficier d'un spécial « tout compris » pour la modique somme de 69 ¢ taxes incluses, en laissant même un pourboire.

Düger, qui connaissait l'endroit, aimait bien l'avant-dernière banquette du fond, du côté de l'avenue Franklin. C'était la place par excellence pour observer qui y entrait sans être trop vu par un miroir se trouvant sur le mur dans l'allée. Fort heureusement, Billy Karoussos, le patron, trop occupé ce midi-là à la cuisine, n'eut pas la chance de le voir suffisamment de près pour éveiller le moindre soupçon.

La serveuse et les autres personnes s'y trouvant étaient beaucoup plus jeunes que lui, il n'eut guère besoin de s'en soucier. Après avoir pris le temps de bien manger et avoir bu deux cafés, il sortit aux aguets, traversa la rue Principale et alla s'asseoir sur un banc de parc en face de l'hôtel de ville, surmonté de sa grande horloge située sur la 1<sup>ère</sup> Avenue. Là, reluquant d'abord l'horloge centenaire indiquant 13 h 27, il se mit à faire semblant de lire le journal qu'il



avait conservé, tantôt le déployant devant lui pour se mettre à l'abri de personnes susceptibles de le reconnaître ; tantôt le déposant sur le banc quand il lui semblait ne plus y avoir aucun danger.

Après une heure de ce petit manège et comme il fallait s'y attendre, le décalage horaire se fit sentir à nouveau. Les paupières du savant s'alourdissant, il se laissa gagner par la fatigue, s'allongea, et se couvrant le visage avec le journal, s'endormit d'un profond sommeil.

Coup de chance de cet avenir reprogrammé peut-être... comme si la Providence voulait à tout prix s'en mêler elle aussi cette fois, l'auguste scientifique de la relativité se fit sonner l'alarme par un pigeon qui s'était posé sur l'hebdomadaire et le picorait.

Réveillé par le bruit, il sursauta. L'oiseau, effrayé, s'envola. Apercevant les aiguilles de la grande horloge marquant l'heure tout en se redressant lentement il dit :

— Dieu soit loué, il est 20 h 57. J'ai encore le temps. À présent... à nous deux Stiff Tyken. Ton heure a sonné, ajouta-t-il tout en se dirigeant vers une cabine téléphonique tout près, à l'angle des rues.

Aussitôt entré, il décrocha le combiné, inséra la pièce de monnaie requise et composa le numéro du poste de police qu'il avait encore en mémoire. La sonnerie se fit entendre et on décrocha. Le lieutenant Askin, affecté aux appels à cette heure, la voix enrouée, répondit :

— *Allô, lieutenant Askin à l'appareil, que puis-je faire pour vous ?*

— Voilà, il se prépare un grand coup. Des gens vont tenter de mettre le feu à la bibliothèque du lycée ce soir vers 21 h 45. Il faut les en empêcher et les arrêter. Ils passeront par derrière et, avec l'aide d'une échelle, ils s'y introduiront

par une fenêtre laissée expressément ouverte. Il faut y aller maintenant !

— *Oh là mon ami. D'abord qui êtes-vous ? Comment se fait-il que vous sachiez tout cela d'avance ? Vous ne seriez pas plutôt dans le coup, justement pour nous attirer dans un endroit pendant que vos copains braquent la banque, hein !*

— Non lieutenant, ce n'est pas du tout cela. Si je téléphone, c'est parce que je sais pertinemment que ces personnes qui tenteront d'y mettre le feu ont des intentions qui risquent de porter préjudice à un honnête citoyen de cette ville, en le faisant habilement accuser à leur place de ce grave méfait. Ils ont tout planifié, et lui ne s'en doute pas le moins du monde, voilà pourquoi. Je n'ai rien à voir avec eux. Et si je préfère garder l'anonymat, c'est uniquement pour des raisons de sécurité personnelle. Disons tout simplement que je suis « un visiteur du futur » qui sait d'avance ce qui va se passer si vous n'intervenez pas immédiatement.

— *Ça me paraît beaucoup plus sérieux que je ne le croyais, en effet. C'est d'accord. J'envoie deux voitures de police. Ne vous inquiétez pas si vous n'entendez pas les sirènes. Nous les surprendrons ces salopards !*

Pour rien au monde il n'aurait voulu manquer l'arrestation de Stiff et sa bande. Il sortit discrètement de la cabine téléphonique. Il prit sans plus tarder la direction du lycée, se trouvant également sur la rue Principale, à la hauteur de la 3<sup>e</sup> Avenue, deux coins de rues plus loin. Arrivé en face du réputé collège il traversa la rue et se dirigea en diagonale vers un peuplier blanc bicentenaire en plein sur la ligne de la propriété et qu'on avait préféré ne pas couper.

De là, éclipsé par le tronc, il pourrait facilement voir ce qui allait survenir. Une atmosphère de fête régnait. Les portes de l'entrée principale étant toutes grandes ouvertes,